

CHEZ
LES
LIBRAIRES

LA TOUR-PITRAT

BUREAUX
A
LYON



JOURNAL HEBDOMADAIRE.

AU SIFFLET

Enfant mort-né de l'abrutissement public ! que les limbes te soient tièdes, et que la trompette du jugement dernier résonne à ton oreille comme la flûte de Toulou.

Pour un jour d'existence, sept feuilles t'ont donné le sein :

Deux ont été mordues, le linceul de la troisième a reçu tes souillures, et les autres n'eu-
rent pour toi que du lait frelaté !

Ingrate éphéméride, retourne distribuer dans les casses de tes compositeurs le mérite, le talent et la vertu ; mais avoue, en attendant, que la *Tour-Pitrat*, à défaut d'esprit, a au moins de l'activité. La demande n'a pas attendu longtemps la réponse, j'espère !

LES DEUX SEULS IDIOTS.

LES DEUX TÊTES DE BOIS.

I.

Je viens de trouver dans mes vieux papiers une élucubration de jeunesse tout-à-fait insensée. Cela s'appelait GUIGNOL. J'avais alors l'âge où l'on s'ennuie des pantins ; on sort des poupées et on se

rapproche des hommes. La poupée ne suffit plus ; elle ne parle pas, tandis que l'enfant a déjà la langue déliée et l'instinct de sociabilité. Vive ce pantin ! il représente pour cette jeune intelligence le drame humain qu'elle ne connaît pas encore !

II.

Elle ne sait rien ; aussi que d'erreurs ! Quant à moi, j'ai fait ce jour-là une œuvre folle. Dans ces quelques pages j'imaginai, avec tout le lyrisme et toutes les grandes douleurs feintes d'un moutard qui sort de rhétorique ; j'imaginai, dis-je, un homme poursuivi sans trêve par le guignon, un homme ayant souffert, saturé de déceptions et grandi par ces déceptions et cette souffrance (hein ! le style de cet âge-là !). Cet homme eût pu prendre une plume, une main de papier, faire une comédie, un roman, un drame, et verser dans son livre tout le fiel qu'il avait dans le cœur... On eût jeté le livre. Il prit un morceau de bois, le sculpta, y attacha un morceau de linge quelconque, enfila un doigt dans la tête, un doigt dans chaque manche, et voici qu'il eut un pantin à mouvements brusques et vifs, à mine railleuse et éhontée ! Deux ou trois autres pantins, et voilà de quoi fournir à cent comédies ! Une barre de bois à laquelle pend une toile, un carton peint au fond, voilà la scène ! Notre homme se venge, il flagorne le vice, il arrache les masques ! On ne le connaît pas, il est derrière sa toile ; on ne l'a jamais vu, il contrefait sa voix ! Tout ce qu'il a sur le cœur, il le laisse aller, et ce flot de gros mots tombe sur la tête de ses spectateurs, qu'il déteste et méprise...

III.

O bonne jeunesse ! ô saintes utopies !
Allons donc ! Guignol moralisateur, Guignol criti-

que, Guignol apôtre de la vertu indignée !... C'est tout simplement une canaille madrée qui exploite le vice ! L'homme qui est derrière cette toile songe moins, je vous jure, à la sainte morale qu'au nombre de ses spectateurs, qu'il compte de l'œil par un petit trou invisible, et, si le public est rare, si *ça ne va pas*, il se dit : « Trique, trique, tu ne tapes pas assez fort ! langue, gosier, à quoi pensez-vous ? faites-moi plus de bruit que ça ! » Et il tape, et il crie de façon que les passants entendent de la rue le bruit qu'il fait dans sa *turne* infecte, et entrent pour voir ce que cela veut dire.

IV.

Le public est entré, il le tient. Mais il faut le faire rire pour qu'il revienne le lendemain. Or, Guignol a tout ce qu'il faut pour cela : d'abord un langage bête et ridicule, sans origines historiques, composé de terminaisons bizarres et de mauvaises liaisons, un patois ; puis une science profonde des saletés et des ordures qu'il sait exprimer sans qu'on veuille en être choqué ! Il connaît l'engrais humain, plus encore que le vice humain, et il s'y plait, car le public l'aime.

V.

Le vice ! Que connaît-il du vice ? Celui qu'il fustige est celui qui ne lui a pas profité, dont il a eu à souffrir. S'il n'en a pas souffert, il le fustigera quand même, s'il trouve quelqu'un à qui cela plaise, et qui lui dise : « C'est bien, je vois que tu es un brave homme, toi, je te prends à mon service ! » Pauvre homme, il saura ce que ça coûte. Guignol est l'ouvrier qui ne demande pas un salaire fixe, car il faudra pour cela une évaluation juste de son travail, et il s'en garde bien ! Ce à quoi il vise, c'est le pour-boire, et pour le mijotter, le grossir, l'enfler, il con-

Feuilleton de la TOUR-PITRAT.

SOYONS JOURNALISTES !

A MON AMI SIXTE DELORME.

Enfants, nous courions parmi les prairies,
Et sous les grands bois où le vent soufflait,
Glanant des bouquets et des rêveries,
Et dans le sureau taillant un sifflet.

Les oiseaux chantaient : Tu seras poète !
Et les fleurs disaient : Tu seras aimant !
Puis le soir calmaït notre âme inquiète ;
Nous nous endormions bien tranquillement.

Vinrent les longs jours de l'étude austère !
Du savoir humain nos fronts s'emplissaient ;
Des lois de l'esprit sondant le mystère,
Sur le papier blanc nos plumes grinçaient.

Oh ! te souviens-tu des bibliothèques,
Des in-folios, des in-octavos,
Des discours latins, des versions grecques,
Et même, je crois, des livres dévots ?

Des divins rimeurs, la voix amoureuse
Chanta dans ton cœur qu'elle électrisa !

Que de longues nuits de veille fiévreuse
Me firent passer Kant et Spinoza !

Et nous revenions toujours aux prairies,
Pleins d'un vague espoir, chantant et rêvant,
Écoutant, le long des landes fleuries,
Ce que nous disaient les rythmes du vent.

Un jour, deux yeux bleus furent nos étoiles !
L'amour nous dompta, rires et sanglots,
Et, nous enivrant des beautés sans voiles,
Au miel des baisers nous bûmes à flots.

Et les vers alors, chanson ou poème,
Dansèrent en nous l'inférieur sabbat !
Rêvant d'avenir dans notre Bohême,
Nous nous sentions forts pour le grand combat !...

Où donc êtes-vous, ô superbes livres !
Idéal écrit, histoire ou roman,
Livres qu'ont rêvés nos jeunesse ivres,
Qu'elles ont conçus sans accouchement ?

Lâchant l'aviron, perdant la boussole,
Avons-nous été de mauvais marins ?
Triste avortement dont rien ne console,
Faiblesse du cœur, faiblesse des reins !...

Eh non, notre rôle est le plus beau rôle !
Car nous trônerons dans un grand journal,

En nous couronnant, ce sera fort drôle !
Des lauriers repris à monsieur Charnal.

A l'heure où les fleurs s'ouvrent inclinées,
Où chantent au bois les doux rossignols,
Nous raconterons à nos abonnés
Les assassinats, les vols et les viols.

Nous émietterons la science acquise,
Nous serons en tout critiques profonds,
Et nous séduirons duchesse et marquise,
En leur roucoulant l'article de fonds.

Mais quoi ! tu gémisses ? je te croyais brave.
Lorsque te voilà grand et triomphant,
Tu songes encore à devenir grave,
A réaliser tes rêves d'enfant !

La Muse m'a dit la bonne aventure.
Je suis journaliste ! et mes vingt-cinq ans
Me laissent encor, pour peu que ça dure,
L'espoir d'arriver aux sièges vacants.

Savant Institut, tribune des Gracques,
J'aurai tant commis de forfaits malsains,
Que je pourrai bien, comme vos macaques,
M'endormir un jour sur vos vieux coussins.

L. GAREL.

sulte, il ausculte les défauts des gens avec qui il a affaire. Il s'y connaît : il est fainéant, ivrogne, canaille, hypocrite, mielleux ; il est expert en cette matière. Aussi une pièce de son répertoire, dont l'action se passe au dix-huitième siècle, n'est pas datée par lui du temps de Louis XV, mais du temps de Cartouche et de Mandrin.

VI

Et la trique ! la fameuse trique ! Comme il en joue ! Il y va de tout cœur, cela amuse et fait rire. Mais, qu'est-ce enfin ?

C'est son *Deus ex machina*. Cela économise bien des raisonnements. Celui qui lui donne tort est bien sûr de recevoir une volée sonnante de bois vert sur les reins ou sur le cotivet. C'est pour Guignol le premier et le dernier principe de sa *justice immanente*... « Propriétaire, tu veux que je te paie ! Tiens, cadet, tic, toc, as-tu reçu ? — Ah ! c'est comme ça que t'es généreux, v'lan ! Aboule ! » Vous appelez cela l'amour de la justice, et il s'impose la tâche de punir, n'est-ce pas ? Demandez au comptoir à combien s'est montée la recette...

Et puis le bruit a son charme, son enivrement, et la bataille donc ! V'lan, tiens donc, toc, à toi, gare, à celui-là maintenant, bien ! Sur la corngole, sur le flanc, v'là pour tes puces !...

« — Hein, Gnafron, as-tu vu comme je les ai regrolés ! »

VII

Car voici l'ami *Gnafron* qui arrive ! Celui-là, c'est la crapule abrutie, avachie, idiote ! Guignol a de l'esprit, les défauts de l'esprit, l'esprit méchant, et partant sans gaité, mais enfin de l'esprit ! Il a de l'allure, de la prestesse, des mots heureux, il connaît son monde, il sait se grimer, il invente ! Gnafron est lourd, pâteux, et sa langue ne se délie bien que pour dire : « Les gones, si nous lichassions chopine ! » La soif qui l'éveille le matin ne s'éteint que le soir, dans la boue du ruisseau. Guignol, qui n'est pas bête, ne l'appelle à la rescousse que lorsqu'il s'agit d'un mauvais coup trop facile à qualifier et d'une crudité trop évidente. Si Guignol déménage à la lune, Gnafron est chargé du pot.... Livré à lui seul, que ferait-il ? Il couchera au poste !

VIII

Voilà donc nos Molière et nos Beaumarchais ! Ont-ils la main assez pure pour avoir le droit de fouetter le vice ? Qu'importe, dira-t-on, pourvu que le vice soit fouetté ? Soit. J'avoue que, pour guérir certains ulcères, on emploie souvent d'étranges vésicatoires. Mais, ce vésicatoire, puanteur infecte, on le rejette aussitôt dans quelque bas-fond et l'on n'en parle plus.

Ils touchent parfois juste dans leurs railleries et leurs insultes... Parbleu ! ils touchent peut-être toujours ! Il n'y a pas qu'eux de leur famille dans ce monde. Mais ce que je tiens à certifier, c'est qu'ils sont de cette famille-là.

Ils ont du bon, direz-vous ! Oui, ils s'apitoient sur un malheur non mérité, sur les douleurs d'une victime. Il faut bien qu'ils donnent raison à l'un pour pouvoir donner tort à l'autre.

Il leur vient parfois de douces émotions, de tendres sympathies, des larmes sensibles pleuvent de leurs gros yeux de bois. Une pauvre femme, de pauvres enfants les intéressent, ils viennent à leur secours, ils les aident. Eh ! ne sait-on pas dans quelles maisons les mendiants, les estropiés, les culs-de-jatte, les gauleux, au fond fainéants, font leurs meilleures récoltes ? Histoire de confraternité !

IX

O mon pauvre vieux manuscrit, daté d'une des bonnes années de ma jeunesse, je te relis encore avec plaisir ! Si ce que tu dis pouvait être vrai !...

L. GAREL.

ENTRE PARIS ET LYON.

Savez-vous qui nous attendons aujourd'hui, demain, qui nous attendions hier, avant-hier ? — Nous allons vous le laisser à deviner ; et ce ne sera pas petite besogne, car le personnage désiré par nous, attendu de tous, est bien l'être aux allures les plus fantastiques, à l'esprit le plus nomade, partant indépendant.

Il part six fois pour la gare de n'importe quelle voie ferrée, et il trouve le moyen d'en revenir sept, sans prétexte, sans utilité, laissant le wagon de troisième classe veuf de sa présence. Puis, le jour où il ne vous a pas dit adieu, le jour où l'attendent vingt amis autour d'une nappe confortable, éclipsé : impossible de savoir ce qu'il est devenu. — Il va arriver, se dit-on, attendons encore ; le voilà !... Non ! ce n'est pas lui... c'est un parasite, il a grand ventre et longs boyaux, le verre de l'absent se videra tout de même.

Puis, trois, cinq, six mois s'écoulent, et l'on finit par savoir de quelqu'un qu'une personne a assuré avoir vu un monsieur qui rencontra à Paris un cocher de fiacre assurant avoir conduit à l'Opéra une intime connaissance à notre fuyard mystérieux.

De Paris, il en fait autant pour aller ailleurs ou revenir à Lyon. Enfin à l'heure où nous écrivons ces lignes, il doit être dans les murs de sa bonne ville.

Mais, qui est-ce donc, enfin ? — Ah, voilà l'énigme ; devinez ! Voyons si vous le reconnaissez.

C'est peut-être un général. — Il y a seize ans, chevaux, canons et baïonnettes traversaient les Alpes qui frémissaient sous un nouveau chant du départ.

Ou un philosophe humanitaire. — Il a chanté, en stances d'espérance et d'amour, les souffrances stoïques et le mâle courage de l'ouvrier.

C'est sans doute le poète des champs. — L'humble fleur cachée sous l'herbe a eu son couplet comme le sapin dont la tête se balance dans les nuages.

A moins que ce ne soit un vigneron. — Voyez Riquet, le joyeux compagnon debout sur son coteau,

Comme un drapeau sur un château,

commandant à sept cents vendangeurs ! La salle de police est une cave meublée et solidement voûtée.

On pourrait ajouter, un bon laboureur. — Front large illuminé par les derniers rayons du soleil ; antique probité, point de fiel dans l'âme.

Non, c'est le mari de Jeanne. — Il sait si bien rendre justice à la vigilance de sa bonne ménagère, qu'il craint de lui faire de la peine en lui laissant apercevoir qu'il a bu quatre doigts de vin ; c'est qu'elle a du souci au milieu de sa famille de basse-cour, voyez-vous.

A coup sûr c'est l'ami du logis. — Il a serviette nouée, serrée dans un tiroir du buffet ; la chaise qui lui est destinée reste au coin du secrétaire. Quand il viendra, feuille de houx à la boutonnière, feuille de houx au chapeau, à la bouche, vous saluant de ses yeux bleus et limpides empreints de finesse et de bonhomie, il s'assiera comme chez lui, mangera, boira et chantera toutes ses chansons, si vous le voulez, d'une voix forte et nourrie comme seul la possède Pierre Dupont.

Devinez qui c'est !

P. DÉCHAUT.

Mon âne.

C'est le frère puiné de celui que l'orchestre de l'Opéra illustre, sous la direction déchuë, sur l'air de :

Vive Martin-Jean,
Notre âne,
Vive Martin-Jean.

Sans être laid, il n'est pas beau ; sans être bon, il n'est pas méchant. Voici, du reste, sa portraiture, à l'instar des auteurs romantiques :

Planté sur quatre jambes grêles, tête socratiquement osseuse, à défier le plus énorme coup de poing du plus méridional athlète de Rollin, l'aigle-rossignol des arènes ; deux yeux étonnés,

lèvres pendantes comme celles d'un bourru insouciant ; le col baissé, dans l'attitude d'un penseur qui réfléchit ; des oreilles, je n'en parle pas ; expression boniface et sympathique, gros ventre, croix sur le dos et un tout petit bout de queue tout-à-fait derrière.

Voilà mon âne.

Ah ! j'oubliais la couleur de son manteau... Que dis-je ? elle est semblable à celle de tous les ânes : le gris plus ou moins sombre, plus ou moins clair, a été et sera le signe irrécusable d'égalité entre ces quadrupèdes philosophes, dans tous les pays, en tous les temps. Jamais vous ne trouverez d'ânes bleus, rouges, verts, etc., à moins que vous ne cherchiez dans l'espèce bipède ; cependant, j'en excepte les dindes de Crémieux qui, eux aussi, sont dignes de notre sollicitude comme race pure, sans mélange, comme modèles d'égalité et de sociabilité.

Mon âne Martin-Jean n'avait aucun goût pour le théâtre, quoiqu'il possédât une voix d'ophicléide en si bémol, brodée de quelques rentrées de petite flûte. Etant né à la ville (dans le fond d'une allée, rue Voltaire), il ignorait le bien-être atmosphérique de la campagne, le plaisir de se rouler dans un pré comme un petit chien, d'en tondre l'herbe parfumée plusieurs fois la largeur de sa langue : Martin n'était pas paysan.

C'était un citadin, un honnête ouvrier, que n'avait jamais surpris dans le sommeil l'aurore avec son doigt de rose, entr'ouvrant les planches disjointes de son étable : les ténèbres le voyaient toujours rentrer à tâtons et chercher du flair sa poignée de foin.

Il était commissionnaire en ville, et le petit tombereau, construit pour sa taille, roulait dix-huit heures par jour sur le pavé rond avec un bruit monotone, uniforme, qui ressemblait de loin à un vague roulement de tambour. C'est tout ce que mon âne avait de martial.

Je ne connais qu'un défaut à Martin-Jean, c'est d'avoir le sommeil très agité et de rêver tout haut. J'ignore quel Esprit antique s'est logé dans le ventre de ce médium à grandes oreilles, mais il parle comme vous et moi, avec la lucidité d'un homme à jeun ; le *Courrier*, bien sûr, refuserait les honneurs de l'insertion à ses réflexions philosophiques, dans la crainte de voler des abonnés à *l'Opinion Nationale*.

Un soir, je rentrais au logis longtemps après Martin ; je ne sais ce qui m'était arrivé dans la journée, mais à la difficulté de me tenir sur mes jambes, se joignit l'impossibilité de trouver le trou de ma serrure. J'allai trouver Martin-Jean et je pris la moitié de sa litière.

A peine le quart de mon œil fut-il fermé, que j'entendis un soupir semblable à un soufflet de forge, puis des mots incohérents : « Ingrat... Ivrogne... travailler... moi... toujours... rien... » — Tiens, me dis-je, voilà une lettre à ton adresse, franco de port et d'emballage ! Écoutez.

Et j'écoutai ; les paroles de Martin-Jean devinrent plus nettes et plus explicites.

« Ane ! âne ! synonyme de bêtise, d'orgueil, de lâcheté !... menteurs ; ce sont vos défauts dont vous chargez notre conscience avec autant d'inhumanité que vous nous chargez les reins de fardeaux écrasants.

« Que nous portions un sac de plâtre ou des reliques, le poids de l'un ou de l'autre nous fait également baisser la tête ; mettez-nous une peau de lion, des cocardes aux oreilles, un nœud de ruban à la queue, nous n'avons pas plus l'air de nous en soucier que d'une vieille couverture ; quand nous donnons un coup de pied, c'est au premier venu qui, debout, laisse trop notre patience ; enfin, de mémoire d'âne,

« il ne s'en est pas vu un seul qui ait jamais essayé de vous lécher le groin, comme le petit chien auquel vous me comparez.

« O Lafontaine, ton Esprit doit errer comme une âme en peine au milieu de la foule de bourriquets que tu as insultés gratuitement ; demande-leur en vain un corps pour ta nouvelle incarnation, la métempsychose te reclouera fatalement dans celui d'un homme, et ce sera bien fait.

« L'âne, c'est l'honnête pauvreté personnifiée ; l'a-t-on vu quelquefois entamer, sans permission, le sac d'avoine qu'il portait à un orgueilleux cheval de carrosse ? Il attend patiemment à la porte de la somptueuse écurie son chargement de fumier, sous lequel il marche avec la même précaution. Et puis, il recommence, sans presque penser à lui-même, et sans que vous autres y pensiez davantage ; pendant le repas de ses maîtres il lui est permis de profiter d'un tronçon de chou ou de quelques tranches de melons, oubliés par les cantonniers de la voirie municipale.

« Et de la patience ! qu'avez-vous à lui reprocher de ce côté-là ? Vous le voyez des heures entières attaché, le nez contre un mur, immobile ; à peine dit-il un mot à ses camarades de chaîne. S'il veut entamer une conversation soutenue, un coup de manche de fouet le rappelle à l'immobilité. Il ne se plaint pas et continue de vous suivre au premier signe.

« Quelquefois, je l'avoue, il lui est arrivé de vous flanquer en pleine poitrine une ruade qui vous envoyait vous ramasser à quatre pas de là ; quoique vous n'avez pas volé ce coup de chausson, il vous laissait vous relever et continuait de vous servir sans songer un instant à profiter des fruits de sa victoire. Le lendemain il y avait, comme la veille, le même âne, seulement la trique était neuve. »

Ces paroles me surprirent et me rendirent un peu honteux de moi-même : je me reprochai intérieurement mon égoïsme envers un animal rempli de qualités, et dont les services étaient scandaleusement au-dessus des soins que je lui donnais.

N'ayant plus mal à la tête, et pouvant retrouver ma serrure, je sortis sans bruit, en disant mentalement : Repose-toi, mon bon Martin, cette nuit, demain, toute la sainte journée, remonte-toi le moral, répare tes forces par le plus indolent farniente, afin que la deuxième aurore te trouve joyeux, fringant et alerte !

Ainsi dit, ainsi fait. Au premier point du second jour j'allais réveiller Martin-Jean... O douloureuse surprise ! il ne put se tenir sur ses jambes, malgré les plus grands efforts qu'il fit pour se lever.

Désespéré, je serrais entre mes bras sa grosse tête que je couvris de baisers et de questions :

— Mais qu'as-tu, mon ami?... reviens à toi!... à moi surtout!... —

Martin-Jean tourna avec une lente dignité son grand œil noir vers le râtelier, puis plongea un regard mélancolique dans les profondeurs de son auge ; tout était vide!... Malheureux ! je ne lui avais rien apporté à manger depuis trente-six heures!...

DÉCHAUT.

LES MOUCHES.

CHEZ UN PHOTOGRAPHE. — Un beau jeune homme — ne pas confondre avec Monsieur Marc Fournel, — désire poser pour l'Antinoüs.

Le Photographe : Pas de photographies obscènes, vous savez ?

L'Antinoüs : Pose académique, seulement !

Le Photo : Habit bas, alors !

Antinoüs : Ah ! mais !....

Le Photo : Faut-il vous fournir la feuille traditionnelle ?

Antinoüs : C'est inutile : j'ai ce qu'il me faut.

Le photographe s'ensevelit sous le voile noir. — Antinoüs déploie lentement le *Journal de Guignol*.

Le Photographe exaspéré : Retournez-vous, sapristi ! vous allez me faire condamner pour attentat à la pudeur.

CHANSON D'AMOUR

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre ;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

Mais la brise du soir était tiède encore..... à Bellecour.

Un Cague-Nano quelconque se penche amoureuxment sur la chaise d'une blonde fille. Le dialogue est soupilé plutôt que parlé :

Lui : Voulez-vous ?

Elle : Non !

Lui : Une fois ? Deux fois ?

Elle : Non ! non !

Lui : Trois fois ?

Elle : Non ! non ! non !

Lui : Malheur ! Je fonde un journal, je te cloue au pilori.

Chantons !.....

LA GOUTTE MATINALE. — A l'heure où le brouillard se moque des paletots d'astrakan, un voyou fracture la porte d'une buvette. Une main se pose sur l'épaule du malfaiteur.

Le voyou : Tiens ! un bleu !

Le sergent de ville : Que faites-vous là ?

Le voyou : Dame ! j'ouvre ma buvette !

— Avec ces clés là ! D'ailleurs c'est la buvette à mam' Michaud !

— Pourquoi qu'elle roupille à l'heure où je prends ma goutte ?

— Pas d'observations ! suivez-moi !

— Vous suivre ! j'ameuterais plutôt les populations.

— Votre nom ?...

— Cague-Nano !...

— Des bêtises ! suivez-moi tout de même ; mais, si j'avais su, j'aurais pris des pincettes !

CHEZ UN AVOCAT. — Un paysan madré, trainant la jambe et roulant son feutre gris :

— Bonjour monsieur, je vous apporte un sac de noix ; donnez-moi un conseil.

L'avocat : Parlez, mon ami.

Le paysan : Voilà ce que c'est : j'ai fait un billet... et... il est échu.

— Eh bien ?

— Que faut-il faire ?

— Le payer, parbleu !

— Mais ce n'est pas ce que je demande...

— Payez ! payez !

— Ah ben ! si vous n'avez que ça à me dire, j'en sais autant que vous... Bonjour monsieur, je remporte mon sac de noix.

PIÉTÉ FILIALE. — Jeanne la rousse peigne ses beaux cheveux. — Une voisine entre effarée.

Jeanne : Vous m'avez fait peur !

La voisine : Pauvre biche ! où est votre mère ?

— Chez elle, sans doute ! Je lui fais une pension... elle la boit.

— Fille de marbre ! votre mère s'est noyée !..

— Ah ! la malheureuse ! elle aura mis de l'eau dans son vin !

Certains journaux et une partie de nos lecteurs persistent dans leur erreur au sujet de la collaboration du rédacteur du LYONNAIS, Sixte Delorme seul, aux premiers numéros et à la fondation de la TOUR-PITRAT. Il ne nous a donné qu'un concours amical, et encore ce ne fut que pour un feuilleton. Il n'est pas entré, il est resté sur le paillason.

En amis, nous le félicitons de s'être lancé, lui aussi, et brillamment, dans l'arène, et de s'être joint aux nombreux journalistes de profession ou improvisés qui, cette année, se sont donné la tâche de distraire et d'égayer la ville de Lyon, dans le but de la préserver du choléra, sans qu'on puisse en rapporter la gloire à la colline de Fourvières.

THÉÂTRES & BALS

Théâtre Impérial. — Les spectateurs, s'obstinant dans leur vœu étrange, continuent à demander que les choristes soient engagés en masse au Grand-Opéra de Paris, que l'on remerciait ainsi de nous avoir envoyé Villaret ; humbles et soumis, ils se contenteraient de garder Dulaurens.

Célestins. — Les artistes de ce théâtre, mécontents d'être sifflés à chaque représentation des *Deux Sœurs*, se sont décidés à changer le dénouement de ce chef-d'œuvre. D'ailleurs, ils croient s'être encore plus rapprochés de la réalité de la vie telle quelle que M. de Girardin réclame dans une œuvre dramatique.

Ils ont supprimé les deux coups de pistolet. Dès que Robert a craché à la figure d'Armand, celui-ci, au lieu de tendre l'autre joue, flanque au pauvre mari une abominable rossée. Les sergents de ville et tous les gens de l'hôtel accourent. « Que faites-vous, monsieur ? — Il prétend, cet animal, que je suis l'amant de sa femme ; il m'insulte, je le rosse ! » Tous en chœur : — Est-il bête ! c'est bien fait !

Alcazars. — Le nouvel Alcazar s'étant décidé à s'appeler *Alcazar de Bellecour*, l'ancien, ne pouvant que s'humilier devant cette concession, s'appellera désormais *le Charbonneau de la place des Hospices*.

Rotonde. — Les chapeliers, reconnaissants de ce que les cordonniers ont, pour leur bal, en outre d'une tenue décente, exigé un chapeau de haute forme, leur annoncent que, pour leur prochain bal, ils stipuleront que leurs invités devront avoir des souliers neufs.

PRIX DE VERTU

RAPPORT A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Messieurs,

Notre haute position dans Lyon nous met à même de voir tout ce qui s'y passe, et, quoique ce soit une grande ville, une agglomération compacte de commerçants passionnés et âpres, de jeunes femmes et de jeunes hommes ayant tous les défauts inhérents à une société de sexes réunis, nous pouvons vous assurer que le spectacle n'en est cependant pas toujours écœurant, et qu'il s'y rencontre de bons sentiments et de bonnes actions. Nous devons d'ailleurs vous avouer, messieurs, que la vertu nous allèche comme une gourmandise rare. Il est de bon ton de critiquer les mœurs de son temps, il est de mode de fouiller dans l'ordure, de chercher dans la foule les bassesses et les vices, comme les pêcheurs à la ligne cherchent des amorces dans l'égoût des évier, et le public, insensible aux vertus sans scandale, semble se plaire à ce qu'on ne lui montre que ses ulcères. Telle n'est point notre nature ! Ames simples et douces, une émotion indéfinissable nous saisit dès que se dévoile à nos yeux quelque acte modeste et caché de bienfaisance et de générosité actives, et, loin d'en détourner nos regards, nous y amenons ceux de nos frères en leur disant : « voyez et défiez-vous ! »

L'année prochaine, Messieurs, vous aurez, comme vous le faites tous le sans, à distribuer les prix de vertu, et pour cette noble et douce tâche, vous abandonnez avec plaisir pour quelques mois le glorieux, mais douloureux enfantement de votre dictionnaire qui, lui, ne peut rien corriger, tandis que l'œuvre de Monthyon est civilisatrice, utile, nécessaire.

C'est pourquoi, aux nombreux rapports que vous étudierez consciencieusement pour y découvrir les honnêtes hommes et les honnêtes femmes à qui allouer quelques billets de mille, nous nous permettons d'a-

jouter le nôtre, espérant que la valeur morale des faits que nous y dénonçons sera aussi bien comprise de monsieur de Laprade que de monsieur de Sainte-Beuve (annobli dernièrement tout exprès.)

Par-dessus tout, nous avons recherché les actes qui impliquaient un sentiment très développé du devoir et de la fraternité, l'aide aux malheureux, le refus d'un gain sans labeur, etc. Mais point n'est besoin d'explication, et il suffit de raconter simplement, sans commentaires, ce que nous avons vu et entendu.

Jugez !

Un pauvre mitron regarde piteusement sa paillasse, affreusement lourde, qui se prélassait sur le trottoir, et qu'il a vainement essayé de se charger. Monsieur B. vient à passer.

— Un coup de main, s'il vous plaît, monsieur !

— Je ne puis pas, mon ami, j'ai le bras démis ; mais, tenez, voilà deux sous !...

Monsieur P., honnête négociant de la rue Tupin, va tous les matins prendre sa tasse au café en face, où il est connu et estimé de tout le monde. Un jour, le garçon, lui rendant la monnaie de cinq francs, lui donne quarante sous de trop. Que faire ? les serrer dans son porte-monnaie eût été un vol... Il les donna en étrenne au garçon.

La veille, il avait déjà été dans un embarras aussi cruel. En décrochant son chapeau du patère où il a son numéro, il ne fit nullement attention que le feutre susdit était emboîté dans un autre d'un fort calibre, et ce ne fut que dans la rue qu'il s'aperçut de ce surcroît de coiffure. A qui cet autre chapeau appartenait-il ? Une idée in-

génieuse lui vint. Il lut au fond le nom et l'adresse du chapelier, chez qui il alla le déposer.

Madame A., dont les tableaux sont constamment refusés au Salon, s'est toujours distinguée par de nombreux actes de charité. Dernièrement encore, elle garnissait de toiles et de panneaux la grande salle de l'Asile des jeunes aveugles de M^{lles} F..., maison très bien organisée, très bien placée, et où l'on jouit d'une vue magnifique.

Monsieur B., grand manufacturier, a beaucoup étudié les livres d'hygiène et de Jules Simon ; aussi ses ateliers sont-ils magnifiquement tenus. Les ouvriers, qu'il veut voir bien élevés et bien portants, doivent être habillés très proprement et bien nourris. A cet effet, il a attaché à son établissement un tailleur, un médecin et un cuisinier. La cave est bien garnie ; à la moindre maladie, le docteur ordonne du vin de Bordeaux, et le tailleur de chauds vêtements. Les frais se prennent sur la paie.

Cet honorable industriel lutte ainsi, à force de zèle et de sacrifices, contre les mauvaises habitudes des ouvriers qui persistent à se mal vêtir et à se mal nourrir. Cependant il n'en est pas récompensé ; les ouvriers ne restent pas longtemps chez lui, ils ont hâte de retourner à leurs déplorables vices.

Monsieur X. prend tous les soirs l'omnibus de la Demi-Lune ; souvent il s'arrête à Vaise, mais jamais il ne réclame qu'on lui rende quelque chose pour l'excédant et n'insulte jamais le conducteur. Vers le chemin d'Ecully, il a son mendiant habituel et quotidien, un aveugle qui le reconnaît de loin, et à qui il donne chaque jour un sou. Cela ennuyait à la fin Monsieur X., qui était obligé d'avoir toujours de la monnaie : il lui a fait une penson.

Et maintenant, messieurs, notre tâche devient plus

délicate et plus difficile, car il nous faut bien parler de nous-mêmes. Nous sommes un bon journal, utile et instructif ; nous ne parlons jamais de nos confrères, même pour en dire du bien, et nos abonnés ne sont pas encore devenus aveugles, comme ceux du Petit-Journal. Néanmoins nous pourrions, ainsi que Thimothée Trimm, distraire les familles dans le malheur et conduire les populations dans la voie de la morale. Il nous faudrait pour cela, messieurs, qu'un prix de vertu dont la cote fût assez forte pour que notre feuille pût descendre au prix d'un sou (5 centimes) sans que nous eussions à en souffrir et à faire, comme M. Millaud, de trop grands sacrifices au bien public.

C'est dans cette espérance, Messieurs, que nous vous présentons nos salutations.



Dernières Nouvelles.

Le Lyonnais, journal de Sixte-Seul, aura vécu l'espace d'un matin. Son second numéro, déjà composé, ne sera pas livré au public.

On se perd en conjectures !!!...

Sixte-seul prépare, dit-on, quatre-vingts pages d'explications. Gare là-dessous ! Il n'est de plus terribles gens que les bonnes gens en colère.

INDICATEUR LYONNAIS DES HURLEMENTS PUBLICS.

Union chorale ; directeur, Jansenne. — Une des meilleures sociétés, se fait entendre le moins souvent. Chœur de billard, dominos et cartes, solos de quilles, grand accompagnement de bocks.

Cercle choral lyonnais ; professeur, Chambon. — Musique en chiffres, addition de fanfares de chasse, soustraction des membres en retard de leur cotisation.

Harmonie gauloise ; instituteur, Chignard. — Soirées et bals tous les mois, à l'hôtel Masséna. Ecole buissonnière dans les villages.

Harmonie lyonnaise ; maître de chant, Laussel. — Cours gratuit de musique vocale, à 2 francs par mois ; beaucoup d'amendes pour payer les affiches.

Les Fils des Trouvères ; chef d'orchestre, F. Alday. — Comme leurs premiers vagissements ne datent que de six ans, ils n'ont encore figuré à aucun concours.

Cercle choral de Vaise ; capitaine, A. George. — Se passe de Couard. Pourquoi George n'amènerait-il pas son cercle au Grand-Théâtre, en place des choristes ? cela simplifierait sa tâche ; mais qu'en dirait-on à Tassin ?

Alliance chorale ; diapason, Moley. — Accompagne l'orchestre de Lamotte et son canot triomphal. Rossignol-Rollin doit lui avoir fait des propositions.

Harpe lyonnaise ; patron, Jandard. — Travaille beaucoup quand l'ouvrage ne va pas ; marque la mesure avec le pied, malgré elle, habitude du métier.

Lyre lyonnaise ; conducteur, Chapolard. — Aussi vieille que la Tour-Pitrat, pas le journal. Ses répétitions sont souvent troublées par l'écho de Fourvières.

Orphéon de Ste-Hélène ; chef de file, Aillaud. — Les médailles que leurs patrons peuvent leur accorder, diminuent tous les jours de nombre, pour cause de décès.

Orphéon lyonnais ; maître d'école, Pompogne. — Les yeux ne servant à rien pour entendre, cet Orphéon doit chanter juste.

Union lyrique ; renouvellement de directeur à chaque changement de garnison. On dit qu'ils ont la tête près du bonnet.

Société chorale lyonnaise ; papa, Perraud. — Musique chiffrée. Le bureau des longitudes fait une horrible concurrence au Conservatoire.

Avenir musical ; pasteur, Bergeron. — Musique en caractères barbares, musique en chiffres. Voilà ce qui s'appelle avoir un pied dans les deux camps. Solutions des deux problèmes.

Cœcilia ; vénérable, Ten-Brink. — Herr goth sacrement kartoffle ! N'a jamais pu s'entendre avec Vaudin, autre cravache française des Orphéons.

Harmonienne de Cuire ; tuteur, Perdrix. — Harmonienne, substantif féminin singulier. Nom donné à un Orphéon de dames ; une tenue décente est de rigueur.

Bureaux des nourrices ; berceur, Caque-Nano. — Chœur de pouparde et pleurnichements ; le Cercle choral italien et le Cercle choral des Brotteaux y sont encore au biberon, en attendant le père nourricieux.

Théâtres. — Qui veut une seconde ?... Vendez-vous, monsieur ?... Ah ! ah ! suivez-moi (bis) de ce monstre perfide... (*Réminiscence des impressions d'un quatrième acte*).

Palais de la Bourse. — La parole est donnée à quinze ténors à la fois. La galerie murmure une basse fondamentale.

Marchands de pates. — Les lapins étant tous morts de la crainte du choléra, les peaux abondent. — Qui est-ce qui a des habits d'été à vendre, par là-haut ?...

Montée de Fourvières. — Prenez pitié d'un pauvre cul-de-jatte qui a perdu sa bequille, le 1^{er} septembre, rue Puits-Gaillet !

Ecoles chrétiennes. — Après tout, nous avons tort de les citer à cette saison ; elles ne sont désagréables à leurs voisins que pendant les deux mois de répétitions qui précèdent la Fête-Dieu.

Compagnons du devoir. — Circonstances atténuantes. Ne hurlent en corps et en chœur, dans les rues, qu'un jour par an, pour la St-Joseph.

Lycée Impérial. — Sortie. Eruption de laves retenues longtemps. Solde de rancunes et de coups de poing ; les parents attendront bien, pour le dîner, que les moutards se soient vengés des deux heures de silence forcé, et que les grands aient parlé politique.

Cours d'Herbouville. — Partie de main-chaude des teinturiers ; les apprentis attendent impatiemment que la cloche sonne la réouverture de l'atelier, où le travail est moins éreintant.

Canards publics. — Demandez, messieurs, la grande victoire des Autrichiens remportée par les Prussiens. Vous y verrez comme quoi quarante missionnaires ont été sciés en Chine, sur l'air de Fualdès !!!

Asile des sourds-muets. — Il est minuit, ils ronflent ; c'est peut-être le moment où ils parlent ; en tout cas, c'est celui où ils n'ont pas besoin d'yeux.

Rues étroites, Minuit et demi. — Gn'y a donc plus rien d'ouvert ?... Ah ! si... v'la un bouchon !... Tonnerre de Dieu ! c'est le poste !!!...

Retour des Orphéons. — Tous médaillés, tous mal au cœur.

..... voltigeons tour à tour
De l'amour à Bacchus, de Bacchus à l'amour.